

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 3

1^{er} FÉVRIER 1889.

AVIS : Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1889; sauf avis l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Conversations sur le spiritisme, les 8 et 22 février prochain, à 8 heures 1/2 du soir, au nouveau domicile de notre librairie, 1, rue Chabanais. On ne reçoit que les personnes munies d'une carte d'invitation personnelle.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

Voir la *Revue Spirite* du 15 janvier 1889.

De toutes les anciennes cosmogonies, le récit des six jours de la création, est celui qui s'écarte le moins des récentes données de la géologie; elles admettent que la terre a été entourée d'une atmosphère très épaisse, qui ne laissait parvenir qu'une faible lumière diffuse du soleil, jusqu'à la fin de l'époque dite de transition qui correspond au quatrième jour de la création où le soleil parut. Mais la chaleur interne du globe paraît avoir suffi pour développer la végétation primitive de la terre sans la lumière solaire. Cette description, quoique très incomplète, n'a pu provenir que de l'inspiration, car aucun peuple ancien n'aurait pu la faire scientifiquement; à plus forte raison les hébreux dont les connaissances en tout genre étaient si peu développées. Mais si les hébreux se sont mieux maintenus que les aryens dans leur monothéisme primitif, cela peut provenir de l'extrême sévérité de la loi Mosaique, du caractère conservateur et tenace des Sémites beaucoup moins novateurs que les peuples Aryens, et de ce que le culte et l'enseignement de la doctrine biblique étaient exotériques, *publiés*, et que les prêtres juifs ne formaient pas comme chez les Aryens une caste sacerdotale oppressive et entièrement séparée du peuple.

La théodicée hébraïque n'est pas une métaphysique élevée comme celle des Aryens. elle représente Dieu comme un puissant monarque ayant les qualités et les défauts de l'humanité et limité aux hébreux. Quant à la littérature des psaumes, elle pouvait être de la poésie pour les hébreux, mais le plus souvent c'est une phraséologie diffuse, pleine de redites et d'exaltation creuse, parfois puérile (Dans notre jeunesse au collège, nous chantions certains psaumes en français pour nous amuser). La Bible caractérise un

peuple essentiellement théocratique et peu éclairé; elle ne nous enseigne rien d'utile en fait de religion. Si nous comparons dans leur ensemble les psaumes bibliques aux invocations ou prières des Védas, l'avantage est tout pour ceux-ci. Ainsi voilà l'hymne de la Savitri extrait du Sama-Véda, troisième livre des Védas : « Seigneur des mondes et des créatures, reçois mon humble invocation, détourne-toi de la contemplation de ta puissance immortelle! un seul de tes regards purifiera mon âme... Mon âme a besoin de respirer l'air pur qui émane de la grande âme de l'univers... Ta parole sera plus douce à mon âme altérée que les pleurs de la nuit sur les sables du désert, plus douce que la voix de la jeune mère appelant son enfant... Mon âme a soif de te connaître et de se dégager de son enveloppe mortelle pour jouir de la béatitude céleste et s'absorber dans ta splendeur. » Dans cette prière écrite bien longtemps avant Moïse, se trouve une grandeur, une douceur, une poésie noble et simple qu'on trouve rarement dans la Bible; on sent que le Seigneur des mondes a quelque chose de plus grand et de plus sympathique que le Jéhovah terrible mais restreint des hébreux. La béatitude de la vie future et la survivance de l'âme non mentionnées dans la Bible sont ici parfaitement exprimées. Les Védas paraissent avoir été écrits pour des intelligences éclairées, la Bible pour un peuple enfant et grossier.

Enfin une chose infirme la confiance en la Bible, c'est la prodigieuse quantité de miracles que Dieu aurait fait en faveur des Juifs; on dirait des contes de fées ou des Mille et une nuits; l'imagination orientale paraît en cela s'être donné libre cours. On ne peut pas admettre, surtout avec de si mauvaises preuves, que Dieu se soit plu à violer si souvent les lois de la nature même pour son peuple soi-disant protégé. Ainsi cela confirme l'opinion de ceux qui voient dans la Bible beaucoup de récits légendaires mêlés à des faits historiques qui paraissent vrais.

Le judaïsme est un absolutisme théocratique bien plus qu'une religion, car il ne parle nullement de la vie future; aussi Jésus-Christ ne s'est point appuyé sur lui en enseignant sa doctrine d'autant plus nouvelle pour les Juifs qu'ils n'avaient aucune notion de la vie future. Tandis que les révélateurs, ou réformateurs indous, n'ont fait que confirmer les Védas; cela nous fait voir leur supériorité sur la Bible.

CHRISTIANISME

A la fin du ⁱⁱe siècle, Saint Clément d'Alexandrie, ex-païen et philosophe professa un christianisme large, et prouva les analogies de la philosophie antique avec la religion chrétienne; il soutint que le christianisme n'était pas une nouveauté absolue, que de tout temps la parole divine avait enseigné aux hommes la vérité, et avait inspiré les poètes païens, les philo-

sophes et les sybilles (on voit qu'il croyait aux communications spirites). Clément, homme supérieur et chrétien éclairé, rejetait les doctrines étroites et désespérantes. Il exposait et défendait ses larges et fortes convictions religieuses, sans blâmer la religion et le monde qu'il avait quittés; il respectait toute noble intelligence et tout bon vouloir. On voit que la philosophie platonicienne vivait alors en assez bonne intelligence avec le christianisme. MM. de Vogüé et Waddington qui ont savamment exploré la Syrie, à l'est du Jourdain, nous apprennent comment s'y fit la transition du paganisme au Christianisme. De nombreuses inscriptions du commencement de notre ère montrent que le paganisme tendait à se rapprocher du christianisme.

On y reconnaissait bien un grand nombre de Dieux; mais c'étaient plutôt des attributs personnifiés de la Divinité que des dieux véritables; en les réunissant on pouvait reconstituer l'unité divine. Dans les inscriptions de Palmyre on trouve beaucoup d'inscriptions à un Dieu sans nom qu'on appelle le Bon ou le Clément. Tout Palmyrien qui demandait une faveur ou remerciait le Ciel lorsqu'il l'avait reçue, élevait un petit autel, et y inscrivait une prière qui commençait par ces mots: Qu'il soit béni dans l'éternité le Bon, le Miséricordieux... Cette formule convenait aux trois cultes (païen, juif et chrétien); ce qui indique une certaine tolérance réciproque, et des points de contact entre eux.

Dans la Syrie centrale il y avait un mouvement religieux très prononcé; sur quelques tombeaux on voit des inscriptions grecques qui indiquent la croyance à l'immortalité de l'âme; aussi les Syriens furent-ils les premiers, ainsi que leur capitale Antioche, à bien accueillir le Christianisme; partout ce sont les païens religieux, et très peu les Juifs, qui ont fait les premiers bons chrétiens.

(*Légendes Indoues.*)

Les Orientalistes et les philosophes indépendants n'admettent pas que la Bible et les Évangiles émanent directement de Dieu; leur obscurité, le nombre prodigieux de leurs miracles, le défaut de suite et d'authenticité de ces écrits donnent lieu de croire qu'ils sont le résultat de compilations prises un peu partout et surtout en Orient. Nous verrons que l'Église fait peu de cas des évangiles.

Le Rig-Véda (le plus ancien livre des Védas écrit plus de mille ans avant Moïse) raconte ainsi la création et la faute de nos premiers parents: « Sa création étant achevée, Brahma comprit que le moment était venu de créer l'homme; il tira de sa grande âme, de son essence pure, un germe de vie dont il anima deux corps humains, qu'il fit mâle et femelle pour se reproduire comme tous les êtres organisés; il leur donna la conscience et la parole, ce qui les rendit supérieurs à tous les êtres vivants, sauf aux Dêvas

(Dieux inférieurs). Adima (en sanscrit : le premier homme) eut en partage la force et la majesté ; Héva (en sanscrit ce qui complète la vie) reçut la douceur et la beauté ». Ce récit de la création simultanée de nos premiers parents est bien plus rationnel que celui de la Bible qui fait provenir Ève d'une côte extraite à Adam pendant un profond sommeil. En même temps l'existence des Dévas (Anges ou Dieux inférieurs) est ici constatée, tandis qu'elle n'est pas mentionnée dans la Bible. Le Seigneur donna à Adima et à Héva l'île de Ceylan pour demeure et leur dit : produisez des êtres qui dans les siècles futurs seront votre image vivante lorsque vous serez revenus à moi après votre mort. Je vous ai créés pour que vous m'adoriez pendant toute votre vie ; ceux qui auront foi en moi partageront mon bonheur après la fin des choses (la vie future non mentionnée dans la Bible est ici bien affirmée). Enseignez cela à vos enfants, je serai avec eux tant qu'ils prononceront mon nom. Votre mission est de peupler cette île magnifique (le paradis terrestre) où j'ai tout réuni pour votre plaisir et votre bien-être, vous devrez répandre mon culte parmi vos descendants. Le reste du globe est encore inhabitable ; si plus tard cette île ne suffit plus à vos descendants devenus trop nombreux je leur ferai connaître ma volonté au milieu des sacrifices. Adima et Héva vivaient dans un bonheur parfait, mais l'esprit du mal jaloux de leur bonheur leur souffla des désirs inconnus. Adima proposa à sa compagne de chercher un lieu plus beau que le leur ; ils marchèrent des jours et des mois ; mais en s'éloignant de leur demeure, Héva s'effrayait de plus en plus, elle craignait de désobéir à Dieu.

Mais Adima l'encourageait à marcher toujours. Enfin ils arrivèrent au petit détroit qui sépare Ceylan du continent, et qui leur parut à perte de vue couvert d'une splendide végétation ; malgré les protestations d'Héva, Adima voulut visiter ce pays enchanteur ; prenant sa femme sur ses épaules, il traversa le détroit sur des rochers à fleur d'eau ; mais dès qu'ils furent sur le continent un bruit épouvantable se fit entendre ; arbres, fleurs, fruits, oiseaux, tout disparut ; les rochers à fleur d'eau s'abîmèrent, sauf quelques pointes qui se trouvent entre Ceylan et l'Inde, et que les gens du pays appellent encore le pont d'Adima. Adima tomba en pleurant sur le sable nu, mais Héva se jeta dans ses bras en lui disant : Prions le Seigneur de nous pardonner. En même temps une voix leur cria du haut de la nue : Femme, tu n'as péché que par amour pour ton mari que je t'avais ordonné d'aimer, et tu as espéré en moi ; je le pardonne et à lui aussi à cause de toi. Mais vous ne rentrerez pas dans ce jardin de délices créé pour votre bonheur. Par votre désobéissance l'esprit du mal a envahi la terre... vos fils réduits à souffrir et à travailler la terre deviendront mauvais.

Mais j'enverrai Vischnou qui s'incarnera dans le sein d'une femme, et

apportera à tous l'espoir d'une récompense dans une autre vie et le moyen d'adoucir leurs maux en me priant. Ils se levèrent consolés; mais désormais ils furent obligés de travailler la terre pour vivre.

Les Genèses indoue et biblique racontent cette légende chacune suivant le caractère de sa nation; dans la première la femme a le beau rôle, dans la deuxième elle a le mauvais. La civilisation indoue plus douce et plus éclairée place la femme au niveau de l'homme; la civilisation israélite fait la femme inférieure à l'homme; on y sent le rude despotisme de Moïse. La légende indoue est mieux faite; elle parle de la vie future, des Dévas inférieurs à Dieu formant une hiérarchie; les inférieurs ayant voulu égaler les supérieurs se révoltèrent, mais ils furent vaincus par ceux-ci, ils eurent l'enfer pour séjour et furent appelés les maudits. La Bible juive a très souvent répété, mais moins bien ce qu'a dit avant elle la Bible indoue :

Le déluge couvrant toute la terre et détruisant l'humanité corrompue, sauf une seule famille, la légende du sacrifice d'Abraham, les prophéties annonçant la venue de Christna, le massacre de tous les enfants mâles nés la même nuit que lui, l'adoration par des bergers de Christna naissant, ses prédications, ses paraboles, sa transfiguration et sa mort. Les livres sacrés de l'Inde sont pleins de maximes favorables à la femme; ils exhalent un parfum de douceur et de distinction qu'on trouve rarement ailleurs.

Toutes les fois que les religions sont devenues théocratiques, le rang social des femmes a décliné. C'est ce qui est arrivé dans l'Inde Brahmanique, dans le régime Mosaïque, dans le Catholicisme. Pendant le moyen-âge la Chevalerie releva la femme, mais les lois religieuses et civiles la considérèrent toujours comme une intelligence mineure qu'elles maintinrent en tutelle, et ne développèrent nullement sa raison et son instruction. La religion catholique où l'imagination et le sentiment jouent un si grand rôle, et où la raison est le plus possible mise de côté, exploita et domina habilement les femmes sous ce rapport.

Si on veut des femmes instruites, ayant une intelligence et un caractère majeurs, il faut les soustraire au joug sacerdotal; des maîtres laïques peuvent seuls leur donner l'enseignement élevé, raisonné et nécessaire pour en faire de bonnes mères de famille capables de bien diriger leurs fils; dans notre société moderne, les hommes absorbés par leurs affaires ou leurs plaisirs, laissent trop souvent aux mères la direction de l'éducation de leurs fils.

Le catholicisme a toujours cherché à étouffer les documents religieux tirés des Indous, Parsis, Égyptiens, ou à contester leur ancienneté et leur valeur; mais de nos jours il ne peut plus maintenir ses fausses allégations sur leur compte et nier leur priorité de temps sur les livres chrétiens.

Quand on voit les nombreux rapports en tout genre qui existent entre l'histoire de Christna et celle de Jésus-Christ, on peut bien admettre que tous les deux ont existé et prêché la même doctrine; le zèle de leurs fidèles a transformé leur véritable histoire en légende. Dans celle de Christna les Indous ont donné libre cours à leur imagination orientale. Plus tard les chrétiens grecs, surtout les philosophes alexandrins, imbus des idées orientales, ont bien pu rajeunir, en les modifiant à leur manière, ce qui leur convenait de la légende et de la doctrine de Christna et en faire l'application à Jésus-Christ.

En comparant les deux histoires, on trouve les légendes indoues plus poétiques et plus idéales que celles des Judéo-Christiens. Cela est surtout visible dans l'ancien Testament où les écrivains hébreux paraissent avoir approprié les légendes indoues au rude esprit des sémites (peuples pasteurs), bien moins éclairés que les Indous (peuples laboureurs). Ne pouvant pas contrôler ces histoires légendaires, nous admettrons qu'à diverses époques Dieu a envoyé sur la terre, le même ou différents esprits élevés pour enseigner à l'humanité la saine morale et la marche à suivre. On sait que les quatre évangiles n'ont été vulgarisés que dans la deuxième moitié du ¹^{er} siècle; l'imprimerie n'existant pas, les manuscrits étaient rares et chers: il a été en conséquence facile aux écoles influentes, aux disciples trop zélés de modifier les premiers textes évangéliques; on peut ainsi présumer qu'on a appliqué à Jésus-Christ plusieurs maximes ou faits merveilleux attribués à Christna qui avaient eu plein succès en Orient. Car il est difficile d'admettre qu'il ait paru sur la terre deux êtres ayant fait autant de prodiges et aussi ressemblants sous tant de rapports.

(A suivre.)

AMY.

CERCLE BOURKSER, A ODESSA

(Voir la *Revue spirite* du 15 janvier 1889).

Séance du 4 mai : Les évolutions de la table furent ordinaires, mais elles se produisaient en l'air, et la table restant dans cette position pendant plusieurs minutes, elle faisait les mouvements suivant la mesure donnée par la boîte à musique; les réponses étaient claires et très distinctes. L'esprit du mari défunt de Sophie nous dit : « *Je viens ici pour la dernière fois : à ma place viendra l'esprit de Pierre, qui appartient à la 3^e catégorie.* » On nous jeta sur la table 10 morceaux de sucre, et pendant cela, tout le monde vit sur la table des étoiles brillantes. Il y eut aussi des grains de plomb.

Demi-heure après on nous dit, par l'alphabet : « *Mon heure est venue, je dois renaître, adieu.* » La table resta sans mouvement.

Quand nous fûmes assis, demi-heure après, nous entendîmes des coups de pieds sur la table. A notre demande, on répondit : « C'est l'esprit du « clown Pierre, qui est mort il y a 21 ans, en Belgique, esprit de la 3^e catégorie, parent éloigné de Sophie : » les réponses n'étaient pas claires et par les coups de la table, nous pûmes deviner la présence d'un esprit. Après minuit, Basile Tschoumak se manifesta ; ce fut un brigand très connu en Russie, qui avait assassiné dans sa vie plus de 80 personnes ; lui-même fut tué, il y a 3 ans, par des colonisants ; c'est un esprit de basse catégorie. Samuel s'approcha de la table et ordonna à l'esprit de se retirer ; voyant que l'esprit persistait, on termina la séance.

Séance du 6 mai : On nous dit, par l'alphabet, que l'esprit présent était Charles Pierro, et que l'on n'eut pas peur de lui. Il demanda l'obscurité. Il nous fut jeté des fleurs, Samuel ressentit des attouchements à la main. Après un repos d'une demi-heure on toucha du piano à notre gré en nous jetant des fleurs d'une autre espèce. Tous les assistants ressentirent des attouchements au visage, ressemblant au frôlement d'un plumbeau ; nous trouvâmes après, une brosse de plumes pour la poussière.

Après un second repos Sophie se sentit frappée à la tête avec un livre, les autres assistants sentirent un livre leur tomber sur les mains. Quand nous allumâmes, plus de livre ; nous le trouvâmes ensuite derrière un tableau, un autre dans la boîte à musique. A la fin de la séance, le porte-cigarettes placé avant sur le bureau, était derrière la porte. Les jardiniers qui ont vu les fleurs, disent qu'ils n'en ont jamais vu de pareilles ; ils s'étonnent, se demandent d'où elles viennent, à quelle famille appartiennent-elles ?

Séance du 8 mai : Sophie, Eugène, Samuel, prennent place ; Sophie ne se sentant pas bien se retira et Valérien la remplaça. Charles Pierro manifesta sa présence, et avec la permission de l'esprit, nous chantâmes en frappant des pieds, suivant la mesure indiquée par la boîte à musique ; les évolutions de la table se produisirent plus énergiquement, comme si l'esprit était content du bruit qu'on faisait. On nous jeta sur la table un livre, en y apportant un chandelier qui était sur le piano, et l'on toucha du piano. La table s'élevait souvent en l'air et courait par la chambre, dans toutes les directions.

Les assistants qui se trouvaient dans l'autre chambre, avaient entendu, très distinctement, le bruit de pas comme celui que fait quelqu'un en marchant avec des pantoufles.

Après une pause, Samuel proposa à l'esprit de dire une prière pour les âmes en peine, et pendant celle-ci, la table se tenait en l'air à une certaine hauteur. On nous apporta sur la table une loupe qui se trouvait sur une autre table ; nous entendîmes des coups sur le couvercle du piano. On arrachait une feuille d'un cahier placé sur le piano, et on y écrivait en fran-

çais, très-joliment : « *Charle Pierro.* » L'esprit mit cette feuille sur la tête de Samuel.

Parlons de la personnalité du médium Sophie. Agée de 30 ans elle est assez forte, grande, mariée et mère de 3 enfants. Elle a souffert pendant 10 ans d'une catalepsie que les célébrités médicales ne pouvaient guérir ; son mari d'après les conseils d'un docteur, vint demander l'aide de Samuel Bourkser qui s'occupe de magnétisme et d'hypnotisme. Avec son aide, Sophie fut tout à fait guérie. Maintenant elle est somnambule, et souvent, par la suggestion, elle tombe elle-même dans le sommeil et répond aux questions comme une clairvoyante.

Séance du 13 mai : Samuel, Eugène, Jean, Sophie, s'assirent à la table ; Sophie se retira et Valérien prit sa place. A côté d'eux plusieurs assistants entre autres le général K... On nous jeta en quantité, des feuilles, des fleurs, les branches d'arbre, et une feuille de palmer destinée à Marie qui était malade et couchée. Nous eûmes des grains de plomb, comme toujours ; on apporta de l'autre chambre un fez ture qui fut placé plusieurs fois sur la tête de tous les assistants, et laissé sur celle de Sophie. On toucha du piano et transporta plusieurs objets ; après avoir retiré un livre de prières spirites de la poche de Samuel, on le feuilleta et le laissa ouvert sur la page où il y avait : *Fraternité humaine*, par *Fauvety*. Puis on écrivit, sur une feuille de papier : « *On prie de ne pas parler pendant les séances,* » signé de trois écritures différentes, « Marie, Jeannette, Pierro. » mots écrits avec de gros caractères, au crayon. La table s'élevait à hauteur d'homme et tout le monde se sentit touché par les esprits. Valérien reçut une tape sur le visage et quoique la chambre fût sombre, on voyait une main phosphorescente. Deux doigts le prirent par la gorge, et des marques rouges lui restèrent. On jeta par terre beaucoup d'objets qui étaient sur la table.

L'esprit remonta 3 fois la boîte à musique, la promena en l'air en jouant, la déposa sur la table où nous étions assis, puis la reprit et la remonta à nouveau pour la promener au-dessus de nos têtes. Notre souper était sur la table, et tous les couverts avaient été déplacés.

Séance du 31 mai : Les séances de notre cercle spirite, formé par Samuel, durent être interrompues pendant quelque temps à cause de Basile Tschoumak, esprit qui empêchait les autres de se manifester. Sa présence nous était très désagréable, car Sophie, en « transe », nous avait dit de prendre garde à lui, que nous aurions lieu de nous repentir si nous l'acceptions parmi nous ; elle nous dit aussi de nous rassembler chaque soir à 9 heures 1/2, de lire une prière qu'elle nous désigna, et, si Tschoumak se manifestait, de continuer à prier tous les jours jusqu'à ce qu'une fois pour toutes il se décidât à nous quitter. De temps en temps nous pouvions avoir des séances

à la condition de bien remarquer quels esprits se produisaient, les bons ne pouvant toujours arrêter Tschoumak, avec lequel ils luttent à présent.

Aujourd'hui, une partie des assistants s'étaient déjà retiré, Samuel, Eugène, Marie et Jean qui étaient restés les derniers, virent la lourde table qui était devant eux s'élever plusieurs fois; ils comprirent qu'un esprit était présent, mais ne lui prêtèrent pas grande attention; ils craignaient que ce fût Tschoumak. Une heure après, pendant que les personnes déjà nommées soupaient, leur table changea de place sans bruit. Nous nous assimes autour de la petite table, dans l'obscurité, et à notre demande, l'esprit présent répondit qu'il était un bon esprit, et demanda une prière; il se nommait Constantin Chnek. Nous mîmes sur la table un bougeoir que l'esprit emporta après l'avoir promené sur toutes les mains. Nous entendîmes des sons sur le piano et on nous demanda de la musique. Quand la boîte à musique se mit à jouer, on frappa avec les doigts comme avec des castagnettes. On mit à Samuel le chapeau d'Eugène. La boîte à musique était en l'air et s'arrêtait au milieu d'une mesure, puis elle se remettait à jouer. On sonnait, on jouait du piano et nous entendîmes crier Eugène et pensions qu'il avait reçu un soufflet; il avait simplement entendu un craquement près de son oreille.

La séance du 2 juin commença à 9 heures 40 pour ne finir qu'à 1 h. 1/2, à cause des interruptions. D'assez nombreux assistants s'étant placés autour de la table, il nous fut dit, par l'alphabet, qu'il ne devait pas y avoir plus de quatre personnes. Les évolutions de la table étaient fortes mais sans direction intelligente; Sophie s'effraya quoique Constantin Chnek se fût nommé; elle ne se calmait pas et le docteur prit sa place. La table tournait en spirale, courait par la chambre, et finit par sauter sur le piano. Les assistants rompirent la chaîne et nous entendîmes toucher du piano; on plaça sur le docteur un chapeau de dame, on retira la housse d'une chaise qui fut jetée sur le lustre. On mit à Sophie un chapeau d'homme, et sur la chaise, près d'elle, un coussin du canapé. Un grand tableau placé sur le plancher fut retourné et déposé au pied d'un assistant, et ceux qui étaient dans la chambre furent couverts de sciure de bois. Nous trouvâmes un morceau de carton, sur lequel, l'esprit avait écrit : « *Constantin Chnek.* » Une dizaine de cartes de visite, qui étaient sur l'étagère, furent jetées et tombèrent sur le couvercle du piano, avec bruit; on transporta beaucoup de bibelots. A la fin de la séance, la table montrait de l'animosité à Valérien qu'elle buttait et poursuivait dans les chambres voisines toutes éclairées. Quand on nous eut jeté de la sciure de bois, le domestique entra et dit : *Que me voulez-vous ?* il avait été appelé par la sonnette électrique, et quand il entra, il vit que le tiers de la chambre était rempli de poussière. Les assistants virent des étoiles bril-

lantes voltiger et des lumières phosphorescentes éclairer des figures indécises.

Séance du 8 juin : 5 personnes autour de la table; il devait y en avoir plus de 4. Il nous fut jeté de petites pierres et du plomb de 3 calibres, ainsi que du papier coupé en morceaux; nous entendions les froissements du papier qui volait; après la séance, nous trouvâmes un grand ruban de papier, et dessus, des vers écrits, avec de l'eau mêlée à de l'oxyde de fer donnant une couleur grise. Sophie, en transe, dit que les vers étaient écrits par Chnek, dans une chaumière inhabitée, et dictés par Ogariew, poète très connu, mort à l'étranger (Ci-joint la photographie des vers).

Nous fixâmes le jour de la séance suivante. A une question posée par un assistant, on nous jeta une caricature. Un tableau fut transporté d'une place à une autre, puis on le mit sur les mains des assistants. On enleva plusieurs tables au plafond, l'une d'elles fut placée au milieu de la chambre. Sophie et Samuel ressentirent des attouchements de main, et l'on entendait à la fois des fraplements de pieds comme pendant la danse, de la musique sur les cordes du piano, et la sonnette agitée en l'air; l'harmonica, jeté à terre, fut relevé plusieurs fois.

Séance du 15 juin : Ce jour là notre cercle à peine assemblé et les lampes éteintes, du plomb tombait sur nous comme cela arrive très souvent. On nous apporta des fleurs, des feuilles, beaucoup de myrthe. On entendit un froissement de papier contre le plancher et sur ce papier trouvé collé, il y avait une recette pour Valérien, contre la toux, et signé *Docteur Pirogor*, avec des réponses écrites. On nous avait dit de faire des questions par écrit, qu'il nous serait répondu avec une encre rouge ou jaune. (Ci-joint les photographies.) On joua sur les cordes et sur les touches du piano. On entendit des coups frappés en différents endroits. Pour recevoir des réponses, nous préparâmes du papier et un crayon, et ce papier se trouva rempli de signatures. A 11 heures on nous dit, par l'alphabet : *prenez du repos*. Après, chacun s'assit isolément et les manifestations commencèrent. On frappa sur la table qui fut jetée à terre; chacun des assistants fut appelé par son nom et fut touché par les esprits. Ils s'acharnaient après Valérien. A cause des coups reçus au côté, il dut se retirer dans l'autre chambre. Les autres assistants reçurent des petites tapes et des attouchements; des objets furent transportés; on jouait à l'aide d'instruments, on sonnait et on voyait des lumières phosphorescentes.

Séance du 18 juin : Par le plomb qui tombait un esprit notait sa présence: il nous pria d'éteindre la lampe. Un chapeau de dame sur une dame, un chapeau d'homme sur un homme, pression sur les pieds par une forme humaine, attouchements au nez par une main froide, puis par une main

féminine, les genoux de Valérien chatouillés pendant qu'on lui tirait le pan de l'habit et qu'une foule de choses lui étaient jetées, des housses de chaises et de fauteuils transportées, tel fut le bilan de la séance à son début. Puis l'esprit facétieux mit à Samuel son fez rouge laissé par lui dans l'autre chambre dont la porte était fermée, et sans bruit on lui mit sur l'épaule un parapluie de dame qui le couvrit ainsi que Sophie. On touchait du piano, et jouait avec une main, l'hymne russe et une valse. Enfin nous eûmes un sifflement, des jeux de cithare, des lumières phosphorescentes, du plomb, un ensemble de musique mal assorti à l'aide de la boîte à musique, de la cithare, du piano et des cordes du piano, des 2 sonnettes, le tout accompagné par des voix. Fermée, ou ouverte, on remontait la boîte à musique : par moment on l'arrêtait et elle recommençait à jouer. Quand la musique cessait, l'esprit, au moyen de l'alphabet, nous demandait de remonter la boîte, et l'un de nous constatait que la boîte était fermée à clef : cette boîte jouait le couvercle ouvert et nous vîmes la clef dans la boîte. Les assistants se plaignant de la chaleur, nous fûmes éventés, au-dessus de nos têtes, par une housse, avec laquelle on essuya les visages en sucr des assistants ; sous la housse nous sentions une main humaine.

Séance du 21 juin : 13 esprits étaient présents ; la table se promenait en l'air, puis vint la série des phénomènes habituels, plus une feuille de papier avec signature de 12 esprits (ci-joint la photographie). On mit à Valérien une couverture en velours dont on lui entoura le cou. Samuel, fatigué, lisait une prière demandée par les esprits, quand il reçut une boîte à musique sur les genoux ; un bougeoir fut placé dans ses mains, et sa tête caressée par une main féminine.

Séance du 23 juin : A cette séance se manifestèrent 13 esprits, parmi lesquels : le compositeur russe Glinka, le docteur professeur Pirogow, le poète Ogariëw, et d'autres. Phénomènes habituels. Marie se trouvant dans la chambre voisine, voulut entrer pour prendre part à la séance ; elle ne put le faire, la porte se trouvant fermée à clef, et un grand tableau appuyé contre la porte. Ce tableau était pendu au côté opposé de la chambre. La table voltigeait en l'air avec une telle rapidité qu'il était impossible de la suivre. La porte du poêle hermétiquement fermée, se trouva démontée, et la cendre qui s'y trouvait dispersée sur la table et le plancher : cette porte fut remontée et fermée à nouveau. Samuel sentit qu'on faisait le signe de la croix pendant vingt fois sur son front et sa poitrine, et par l'alphabet : *Fin de la séance.* Les assistants ouvrirent le poêle, et virent, dans la cendre, la trace d'une main.

Séance du 27 juin : Des grains de plomb en pleine lumière, et des poignées de noix ; on en mit une dans la bouche d'Eugène ; à la prière de

Marie elle en reçut une immédiatement. Tous les assistants se sentirent effleurer par une main à la figure, la tête et le dos, puis les phénomènes habituels. On joua de l'harmonica, du piano, les sonnettes sonnèrent, furent jetées par terre et démontées. On entendait des froissement de papier à lettre posé sur la table; sur ce papier, on trouva les signatures suivantes : *Pirogow, Glinka. Tenez vous en garde !* Après un repos, on demanda deux assistants, Samuel et Eugène, les autres devant se retirer dans la chambre voisine. Samuel et Eugène entendirent remonter la boîte, la virent voltiger; les esprits désirèrent une prière que Samuel lut; au mot *Amen*, une voix lui répondit : *Amen*. Samuel pria de répéter ce mot et cela fut fait avec une voix profonde et nette. Samuel adressa plusieurs questions auxquelles on répondit plus de 30 mots, un à un, séparément. La voix demanda : *Sais-tu qui je suis ? Je suis Glinka. Je veux me communiquer par toi*. Il promit de se communiquer, de vive voix, aux séances suivantes. Les assistants trouvèrent un papier, avec les signatures suivantes : Glinka, Pionetti, Pirogow, Ogariew, Swedenborg, Chuck, Jeannette, Marie, Cordurier, Basile, Tschoumak, Louis Saget (en voici la photographie). Le plomb tombait sur ceux qui étaient dans la chambre voisine. Une voix dit : *Samuel, sais-tu qui se trouve ici ? Swedenborg ; il t'embrassera*. Samuel se sentit entouré par deux bras, à deux reprises. Il est utile de signaler que le plomb tombe sur quelques-uns des assistants, en dehors des séances; Valérien et Eugène se trouvant au restaurant, reçurent du plomb sur la table. Sophie étant seule, dans sa chambre, reçut sur ses genoux une petite balle de plomb. Sur le boulevard, Sophie et Valérien, reçurent aussi une balle sur la table d'un café.

Séance du 28 juin : Eugène et Samuel étaient assis et causaient. Apports habituels de plomb. Boîte à musique remontée qui joue la mazurka « *la vie pour le tzar, de Glinka* ; le piano joue avec une vitesse incroyable une fugue ; Samuel, conduit à la table, entendit une voix masculine lui dire, assez distinctement : *Je veux causer avec vous. Je suis Glinka*. Sur du papier à lettre, on écrivit ; ayant reçu l'autorisation d'allumer, nous lûmes : *Je suis seul aujourd'hui, Glinka*.

Séance du 2 juillet : Trois personnes autour de la table, Samuel, Eugène et Jean ; phénomènes habituels, et apport de sciure de bois. Samuel se sentit poussé, dans le dos, les assistants y remarquèrent la trace de cinq doigts salis par la sciure de bois. On apporta et mit sur la tête de Samuel une couronne de lauriers composée de feuilles fraîchement cueillies et couvertes de rosée ; les assistants virent des lumières phosphorescentes puis on annonça une interruption.

Nous éteignîmes la lumière et reçûmes un papier avec l'inscription sui-

vante : *Ouvrir la porte de la chambre voisine. Éteindre la lumière. « Les autres dans la chambre voisine. Seulement trois autour de la table. Signé : Chnek. »* Les assistants obéirent et causèrent bruyamment; ils entendirent un *taisez-vous*, très net. On joua du triangle, de l'harmonica et du piano, etc... On nous donna un papier, sur lequel on avait écrit : *Cette couronne est pour toi Samuel. Récompense de la foi qu'il a en Dieu. Signé : Glinka.* « Samuel demanda : *M'aimes-tu ?* » Il se sentit caresser par une main féminine, et légèrement tirer par les favoris, à trois reprises différentes.

Séance du 9 juillet : Trois personnes autour de la table, Eugène, Samuel et Jean; rien de bien saillant, si ce n'est que Glinka, dit : *Je désire de la musique : Une mazurka*; la boîte se mit à la jouer. La table se dirigeait vers la troisième chambre, et la couronne de lauriers qui y avait été apportée aux séances précédentes, fut enlevée de dessous la vitrine où elle se trouvait, et posée sur la tête de Samuel. Un grand tableau placé dans un coin de la chambre fut transporté dans une chambre voisine, aux pieds du colonel Evreinof. La table secouée violemment se cassa.

Séance du 18 juillet : On commença la séance sans éteindre la lumière. Par l'alphabet on fit des exhortations morales et touchantes à Sophie et à Eugène, ce qui occupa la moitié de la soirée. Il n'y eut aucune manifestation extraordinaire, seulement, aux questions adressées, réponse par des tapes sur la tête ou sur le visage d'Eugène. Les autres assistants furent touchés de même.

Séance du 23 juillet : Demande par l'alphabet, à ce qu'il n'y eût que trois personnes autour de la table, Samuel, Eugène et Jean; les autres assistants placés dans la chambre voisine, entendirent parler Glinka. Ils voyaient des lumières phosphorescentes, puis les faits connus. Une chaise à roulettes suivit la table en différentes directions, et des livres, sur l'étagère, furent jetés à terre; le piano à queue, dans la chambre, fut placé du côté opposé, quatre hommes eurent de la peine à le remettre à sa place première.

Séance du 27 juillet : Séance très animée, cinq personnes autour de la table; on nous dit, par l'alphabet : *trois personnes seulement*. Transports de meubles; à la place du piano à queue, se trouvait le canapé, et devant celui-ci, une lourde table; le piano à queue à la place du canapé. Ensuite, la table passa de la salle à manger, dans la chambre à coucher où l'on prit une cruche remplie d'eau, pour en arroser les assistants.

Séance du 4 août : Quatre personnes étrangères prirent place autour de la table; objets transportés; voix entendues mais indistinctement; plomb jeté pendant l'obscurité, et à la lumière; le piano placé au milieu de la chambre; boîte à musique transportée; visages des assistants touchés avec une photographie.

Séance du 6 août : Samuel et Eugène prenant le thé dans le jardin, une petite pierre tomba sur la table. Samuel demanda si l'esprit était présent ? Pour toute réponse, trois petites pierres tombèrent à nouveau. A plusieurs questions, on répondit par des coups dans la table ; au moyen de l'alphabet, on répondit qu'il fallait commencer la séance dans une heure et demie. Les membres du cercle prévenus, la séance commença ; la lumière éteinte, on frappa des coups dans la table qui se mit à tourner ; Eugène et Samuel restant à la porte de la chambre voisine, la table s'achemina toute seule vers eux, puis revint dans le salon pour s'élever en l'air, y osciller en produisant différentes évolutions : piano qui joue et son déplacement d'un endroit à l'autre ; harmonica et chants d'une romance d'opéra « *La Vie pour le Czar* » ; réponse faite de vive voix aux questions adressées : *Désirez-vous une prière ? Oui je la désire.* — Après, l'esprit dit *Amen*, et demanda : *Pourquoi invitez-vous des personnes non croyantes ?* Samuel répondit que la mission des spirites était de faire connaître le spiritisme ; et il lui fut répondu « *ce temps-là viendra* ».

Samuel demanda : « *Pourquoi Swedenborg ne nous apparaît-il plus ? — Je suis ici*, dit une voix tout à fait différente de la première.

Question : *Pouvons-nous espérer qu'il y aura matérialisation ?* Réponse : *Nous ferons notre possible.* Question : « *Peut-on demander à l'esprit de Pirigoff, d'écrire une ordonnance contre la diphtérie ?* Réponse : *Oui !* Question : *Notre prière arrive-t-elle jusqu'à l'Éternel ? — Oui, elle y arrive.* A toutes les questions adressées, on répondit immédiatement, de vive voix, puis on dit : *Dans cinq minutes, fin de la séance.* Samuel demanda à Swedenborg de l'embrasser, ce qui fut aussitôt exécuté. Après un repos prolongé la séance recommença ; coups faibles frappés dans la table, ils deviennent plus distincts. Par l'alphabet : *Qui est là ?* Réponse : *Tous me connaissez, je suis Jacques Orloff ; je suis un enfant, car j'ai quatre mois, et viens de mourir à Toula.* — Les assistants se rappelèrent que l'esprit du mari de Sophie, M. Michel K... qui se manifestait souvent, nous avait dit adieu, en nous annonçant sa réincarnation à Toula, comme fils du marchand Orloff ; il avait vécu seulement quatre mois, mourut en se rappelant son passé et s'était empressé d'apparaître, de revenir à nos séances. Les membres du cercle furent très émus, en même temps réjouis par cette communication instructive et intéressante.

Séance du 13 août : treize esprits se manifestent ; après l'arrivée de Jean K..., la table se mut et par l'alphabet désigna trois personnes.

Faits usuels.

Exécution, de main de maître, des préludes bruyants sur le piano. On nous dit de vive voix qu'il faisait trop clair, on répondit de vive voix à une

question mentale d'un assistant. La lumière étant faite, nous trouvâmes un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *Ben-Ziou, marié-toi!* (réponse à la question mentale de Ben-Zion.) On improvisa sur le piano, une très jolie mélodie; on joua de l'harmonica tout à fait *piano*, et par moments avec bravoure; la table s'élevait en l'air et traversait toute la chambre; la porte fut ouverte et l'harmonica, joué dans la chambre voisine. A la reprise de la séance, on joua de différents instruments et nous trouvâmes un papier avec cette inscription : *Marié-toi!* Signé : *Alise*.

Séance du 17 août : Eugène et Samuel causaient; de petites pierres tombèrent auprès d'eux; survint Marie, et par l'alphabet, on leur demanda où étaient Sophie, Valérien, Puchla et Bougolz? signé Janetta. La table s'éleva en l'air à la hauteur d'homme; on joua de l'harmonica, du piano, en se servant de notes basses pour représenter la tempête et l'orage; les deux couvercles du piano se trouvèrent fermés. — On joua de la cithare, du tambour de basque dont les grélots furent semés dans la chambre. Une porte s'ouvrit, c'était celle de l'antichambre et la table y passa; par l'alphabet, la phrase suivante : *Nous nous réunirons samedi*.

Séance du 20 août : Samuel, Eugène et Jean autour de la table, on exigea la présence de Valérien M., il s'approcha et reçut des tapes pas très fortes à la tête, sur le dos, au côté, au visage, tapes si fréquentes que Valérien effrayé, s'éloigna aussitôt.

La table et le piano furent déplacés, la cloche de verre enlevée de la table et posée à terre, chaises déplacées, assistants frappés à la tête avec un livre; Eugène reçut un soufflet, pour avoir parlé et dérangé la séance; les glands d'une étagère furent déchirés; transport de plusieurs objets, jeu du piano, de l'harmonica, de la cithare. La grande table à manger, table ayant six pieds, avec la vaisselle dessus, en pleine lumière, avança, recula de droite à gauche; les esprits manifestent leur présence par des coups répétés dans le milieu de cette table. Le même fait se produisit dans le jardin où les membres du cercle se trouvaient réunis autour d'une grande table à quatre pieds qui se mit à osciller, à se balancer, à sauter en l'air, avec de nombreux coups de poings dans le milieu de la table. Samuel ayant demandé à l'esprit s'il croyait en Dieu, la réponse fut négative. Samuel ordonna à l'esprit de s'éloigner (1).

Dans l'une des séances, se manifesta l'esprit de Constantin Shuck; Marie le pria de lui remettre un souvenir quelconque; il lui fut répondu qu'elle

(1) Note de la Rédaction : C'était le cas de discuter avec cet esprit, de lui bien prouver pourquoi M. Samuel Bourkser croyait en Dieu, ce qui eut été intéressant pour tout le monde, auditeurs, esprits, et lecteurs de la *Revue*.

en aurait un. Quelques jours après, Samuel, Eugène et Marie étant au jardin s'aperçurent qu'on jetait des petites pierres sur la table. Samuel demanda si les esprits désiraient qu'il y eût séance? Réponse affirmative. Samuel demanda M. le docteur Ben-Ziou; à notre demande, l'esprit répondit : *Je suis seul. Je suis Constantin Shnek; Je demande que l'on éteigne les lumières*, ce qui fut fait; par l'alphabet, il nous dit : *fin*; il avait déposé, sur la main de Marie, la photographie d'un jeune homme à la figure rasée, semblable à celle d'un artiste. Cette photographie était très ancienne.

Samuel Bourkser reçut, par la poste, le 20 septembre, une lettre venant d'Allemagne, de la ville de Zitau, lettre écrite par les esprits, disait-on, qui annonçait qu'étant occupés, ils n'assisteraient à nos séances que le premier octobre. Samuel crut à une mystification; la lettre était écrite sur un papier très fin, signée par l'esprit de Constantin Shnek, il la compara avec celle de Shnek qui se trouvait déjà chez lui; elles étaient identiques. Nous attendîmes le premier octobre et gardâmes le secret. — Au jour dit se placèrent autour de la table, Eugène, Pachla, Ben Ziou, Marie Miaskovska et M. Bourkser. Avant la séance, les esprits semaient du plomb dans la chambre de M. Bourkser, aussi dans celle de Ben Ziou. Samuel leur souhaita la bienvenue et demanda le nombre d'esprits présents à la séance; ils étaient onze, firent de la musique et apportèrent des fleurs. Par l'alphabet ils nous dirent de former un nouveau cercle, d'inviter M. Zavadoky très bon Medium; la table fit des évolutions. Les assistants entendirent écrire, et la bougie allumée, nous trouvâmes une feuille de papier, écrite en français, signée par onze esprits présents à la séance.

P.-S. Ci-joint la photographie de la lettre, et celle de la feuille écrite en français.

Séance du 27 juillet : Samuel, Marie et Eugène, étant assis au jardin, des cailloux furent jetés sur la table; autour de la table du salon, on frappa trois coups; un seul esprit était présent, Glinka; il exigea l'obscurité et produisit les faits bien connus, et déjà relatés; par l'alphabet il écrivit le mot *Fin*. Les bougies allumées, nous trouvâmes le piano au milieu de la chambre; personne ne l'avait entendu se déplacer malgré son poids énorme.

Samuel appelait les domestiques pour remettre le piano à sa place, lorsqu'il entendit frapper deux coups sur le couvercle; il demanda si l'on voulait continuer la séance? On répondit : *Oui*, par trois coups frappés sur le piano. Samuel adressa à l'esprit les paroles suivantes : *Frère dans l'éternelle vie, puis-je vous prier de me serrer fraternellement la main?* L'esprit répondit *oui*, et Samuel se sentit presser la main à deux reprises. La main de l'esprit semblait enveloppée d'un fin tissu. Le piano fut remis à sa place par le même esprit, puis il annonça la fin de la séance.

A la séance du 7 octobre, nous plaçâmes un livre sur la table, il fut enlevé; nous y plaçâmes un vêtement de Samuel, et la table fut poussée jusqu'à l'endroit de la chambre où se trouvait suspendue l'image du Christ, auprès de laquelle Samuel se trouvait; l'esprit lui imposa les mains sur la tête, et y fit le signe de la croix.

Le piano, si lourd, fut transporté sans bruit au milieu de la chambre et la table y fit différentes évolutions; en se dirigeant encore vers l'image du Christ, elle dessina le signe de la croix, avec ses pieds.

Séance du 20 novembre : 17 esprits présents. On demande, par l'alphabet, la présence de Samuel et d'Eugène seulement; les évolutions de la table furent variées et énergiques. Samuel et Eugène se sentirent, à plusieurs reprises, touchés par les esprits et ils virent des formes indécises. Nous demandâmes si les esprits désiraient une prière on nous dit oui. Au mot Amen, l'esprit de Glinka répéta Amen, et dit *Je suis Glinka*. Samuel demanda si Swedenborg était présent; Swedenborg ayant répondu *oui*, Samuel dit encore une fois la prière, et Glinka, répéta, avec lui, la moitié de la prière. A cette séance, trois esprits parlèrent avec une voix réellement humaine, c'étaient Glinka, Swedenborg et Constantin Shnek (1).

Pour copie conforme :

BOURKSER SAMUEL.

CHARITÉ

Sous ce titre, un de nos jeunes et fervents spirites d'Alger nous adresse quelques lignes consacrées à cette catégorie si digne de commisération : les pauvres honteux.

Il y a dans l'idée générale qui l'a dictée un fort beau sentiment de charité; il serait regrettable de voir improductive l'idée de ce publiciste éminent et consciencieux.

(1) Il est désirable que les esprits, dans le Cercle de M. Samuel Bourkser, donnent plus de temps aux manifestations écrites ou vocales, et suppriment les phénomènes qui se répètent continuellement et deviennent monotones. Quelques phénomènes typiques lorsqu'il faut créer des convictions, mais un enseignement suivi, philosophique, moral et scientifiques pour les convaincus, tel devrait être, selon nous, la marche des séances.

M. Bourkser, si dévoué aux souffrants, qui donne, comme médium guérisseur, sa santé à qui lui demande assistance, devrait inviter ses amis désincarnés à suivre notre conseil; s'ils le jugent convenable pour leurs manifestations, qu'ils l'adoptent car ils doivent traiter en hommes les visiteurs sérieux. La raison indique cette voie, la logique commande de la suivre avec sagesse et esprit de suite.

M. de Lagrange, à la Vera-Cruz, Mexique, est un chercheur dévoué tel que M. S. Bourkser; je les engage vivement à se tendre la main à travers l'Atlantique, car ces âmes supérieures sont faites pour s'entendre.

« Le pauvre, réellement intéressant, dit, après tant de philanthropes, M. D..., n'est pas celui qui arrête le passant sur la voie publique.

« Ce n'est pas celui non plus qui, au moyen d'appels écrits ou verbaux, de chants accompagnés ou non d'instruments de musique, de plaies exhibées et autres, arrive à arracher au public horripilé une aumône faite en vue de se débarrasser de l'importun.

« Ce n'est pas toujours non plus l'habitué bien connu de nos établissements hospitaliers et de bienfaisance.

« Ces divers modes de mendicité dégradent les malheureux qui les pratiquent et le vice et la paresse se cachent, hélas ! sous ces haillons. Certaines bonnes âmes, ne se rebutant pas pour cela, donnent quand même, préférant, disent-elles, se tromper dix fois que de refuser une seule fois le secours sollicité par un vrai malheureux ; je n'ose les blâmer, car connaît-on toujours les causes réelles qui ont placé ces pauvres diables si bas. Une partie de la société reproche sa misère à l'autre. A-t-elle raison ? Je laisse à chacun le soin de trancher *in-petto* le différend éternel entre celui à qui tout manque et celui qui regorge de tout, et je dis également : donnons quand même.

« Donnons, mais, si possible, arrivons à ce que notre obole tombe dans la main que la honte retient. Qu'est-il besoin de décrire ici le pauvre honteux ? Cela s'est écrit, joué, chanté, mais ne cesse surtout de s'oublier. « Loin des yeux, loin du cœur » dit le proverbe, et combien de braves cœurs ont battu, prêts à vider leur bourse, au récit de misères honorables hélas oubliées le lendemain.

« Or personne n'en doute, elle existe cette misère ; ici comme ailleurs : mais rendue plus honteuse encore par le dégoût qu'inspire la vue de faux pauvres de toutes nationalités qui exploitent les sentiments des personnes charitables, elle fuit la Société et ne se montrera pas si l'on ne va pas à elle. Le récit navrant et encore récent d'une mère se tuant faute de pain ne vient-il pas confirmer ce que j'avance ?

« Certain qu'il serait possible d'éviter à la Société la honte de voir un des siens se tuer pour échapper à la faim, je viens proposer à mes concitoyens un moyen d'aller au devant des misères de ce genre, de les découvrir et de les soulager promptement et surtout discrètement.

« Pour ne pas abuser de l'hospitalité que l'on veut bien donner à ma prose, je vais m'expliquer le plus brièvement possible.

« Il nous faut d'abord le concours, acquis déjà — j'en suis plus que certain — de toute la presse locale sans distinction d'opinion. Ce concours consistera à enregistrer les renseignements fournis sur la misère honteuse par les personnes bien placées pour la constater et au concours desquelles

je fais également appel; ce sont : les médecins, huissiers, commissaires de police, propriétaires de petits logements, instituteurs, institutrices, fournisseurs des denrées de première nécessité, etc.

« Ces personnes sans en aviser les intéressés adresseraient aux journaux de leur choix, le récit des misères dont elles sont tout spécialement appelées à être témoins chaque jour.

« Sans nommer, bien entendu, le malheureux qui demande surtout à rester inconnu, le journal ferait connaître l'état de misère dans lequel se trouve la personne ou la famille malheureuse et les causes présumées de cette misère.

« Les personnes charitables, qui ne manquent pas à Alger, adresseraient leur offrande au rédacteur en chef du journal qui coucherait sur un carnet *ad hoc* la somme reçue, le nom et l'adresse du pauvre auquel serait immédiatement transmis le bon.

« Cette façon de procéder ménagerait tous les scrupules.

« Une seconde façon de procéder, qui diffère peu de la première, pourrait encore être employée.

« La presse pourrait faire choix d'une personne de confiance et de bonne volonté, chargée de la tenue du carnet qui serait à souche.

« Ce carnet qu'on pourrait appeler *Le livre d'or de la Presse Algérienne*, serait paraphé par un délégué quelconque de la presse.

« A la réception des bons, les journalistes les transmettraient d'urgence à la personne chargée de la tenue du carnet, qui en remettrait de suite quittance et ferait parvenir le jour même les bons aux destinataires. Il serait facile, avec le numéro du bon, de constater à la poste, si la personne pour laquelle il a été envoyé, en a bien touché le montant.

« *Le livre d'or de la Presse* serait à toute réquisition, communiqué à tous les membres de la presse et donateurs.

« Tout produit d'aumône reçu, s'il ne trouvait pas un emploi immédiat, serait le jour même versé à la Caisse nationale d'épargne, pour être retiré au fur et à mesure des besoins des malheureux. Ce serait un compte de doit et avoir aussi facile à tenir qu'à contrôler.

« Mon avis est que par ce moyen, nombre de nos semblables des plus intéressants n'en seraient pas réduits à des actes de désespoir. Je ne parle ici que pour mémoire des vieillards, femmes et enfants malades que l'hôpital effraye et qui meurent chez eux d'inanition ou faute de pouvoir se procurer les médicaments nécessaires au rétablissement de leur santé. Personne n'ignore que le malade seul est admis à l'hôpital; or combien de pères, de mères, de femmes, de maris et d'enfants reculent devant une séparation cruelle qui leur paraît, dans leur dénûment devoir être éternelle et espèrent

jusqu'au dernier moment la guérison de l'être cher auquel tout manque sauf l'amour impuissant de son entourage.

« Je souhaite donc que ma proposition soit praticable et c'est là mon vœu de nouvel an aux pauvres honteux. » X...

UNE HISTOIRE DE REVENANTS EN ALLEMAGNE

L'Allemagne est toujours le pays des croyances superstitieuses. Ce qui le prouve, c'est l'étonnant procès qui s'est déroulé jeudi dernier devant le tribunal des échevins de Werder, en Prusse. Ce procès avait attiré dans la salle des séances une foule énorme, dans les rangs de laquelle on remarquait les membres de la Société des spirites de Berlin, la *Psyché*, des représentants de plusieurs journaux spirites publiés en Allemagne, entre autres du *Sphinx*, qui paraît à Munich, des jurisconsultes et des avocats de Berlin, de Potsdam, etc. (disent les journaux allemands).

Bien avant l'ouverture des débats, l'accusé parut entouré d'un grand nombre de spirites qui l'interrogeaient avec l'intérêt le plus vif et lui prodiguaient des conseils et des encouragements pour sa défense. Cet accusé, qui passait pour un nouveau médium doué d'une puissance extraordinaire, est un jeune homme de quinze ans, appelé Charles Wolter, actuellement en condition chez un fabricant de tuiles de Werder.

Wolter habitait en novembre et en décembre 1888 le village de Resau, près Potsdam, et c'est à Resau qu'il est accusé d'avoir causé « un grand scandale public » en faisant paraître des revenants et en jouant, au moyen de ces prétendues apparitions, toute espèce de tours à ses maîtres et aux autres habitants du village.

Wolter commence par nier tout ; mais les dépositions de quatorze témoins cités par l'accusation sont écrasantes pour lui. Le premier témoin c'est le nommé Charles Böttcher, petit propriétaire, qui avait engagé Wolter comme domestique. Böttcher a été la principale victime du petit médium. Il raconte d'une voix tremblante d'émotion que les « esprits » ont commencé à agir dans les premiers jours de novembre en ouvrant les portes d'une étable où étaient renfermés des pores et en faisant prendre le large à l'une ou l'autre de ces bêtes, destinées à être égorgées à l'occasion d'un mariage qui devait être célébré dans la famille. Puis des bruits ressemblant à celui que feraient de grands coups de poing frappant le mur se sont fait entendre la nuit, quand M. Böttcher reposait dans son alcôve, à côté de sa femme. A plusieurs reprises les deux époux ont allumé une chandelle pour voir la personne qui les réveillait ainsi : ils n'ont jamais rien vu. Inquiets, ils ont

réveillé Wolter, qui dormait sur une pailleasse au pied de leur lit, et après avoir allumé une lanterne, ils ont visité avec lui la cour, pour y découvrir l'auteur du bruit : ils n'ont jamais rien découvert. Mais, pendant la tournée, des pierres lancées par une main invisible, sont allé briser plus d'une fois, les carreaux de leurs fenêtres.

Un soir, un phénomène plus terrifiant encore s'est produit. Les deux époux étaient couchés se demandant si les esprits leur permettraient enfin de dormir en paix, et le petit Wolter reposait ingénument sur sa pailleasse quand, tout à coup, les sabots du propriétaire, posés au pied de son lit, volèrent dans la direction de la tête de l'époux, et ses habits dans la direction de la tête de l'épouse. L'époux voulut se lever : une bordée de pommes de terre répondit à sa tentative. Saisis d'épouvante, époux et épouse prirent le parti de cacher leur tête sous les couvertures de leur lit, d'entonner des cantiques et de réciter des prières pour bannir les démons, qui s'acharnaient à les tourmenter. Cantiques et prières restèrent sans effet. La situation ne fit qu'empirer. Les jours suivants, les esprits lancèrent de nouveaux projectiles, surtout de la bouse de vache, sur les malheureux époux dont les infortunes commencèrent à inquiéter tout le village et même les villages environnants. La terreur fut au comble quand les esprits s'attaquèrent également aux voisins des Böttcher et se mirent à démolir leurs fenêtres à coups de pierres. On venait de cinq lieues à la ronde pour entendre le récit des apparitions nocturnes et pour en constater les effroyables effets. On se décida enfin à invoquer les lumières du pasteur protestant du village voisin de Blixendorf. Le pasteur ne sut donner d'autres conseils aux malheureuses victimes que de déménager et d'aller s'établir dans des villages éloignés où les esprits hésiteraient peut-être à les suivre.

La déposition du pasteur en question marque le point culminant du procès. M. Müller est un brave et digne homme qui s'est concilié les sympathies de tous ses paroissiens par sa douceur et sa charité. Il raconte au tribunal étonné qu'il s'est transporté à Resau pour se rendre compte par lui-même des effets de l'intervention des esprits.

— A peine étais-je entré dans la chambre des Böttcher, dit-il, qu'un singulier bruit retentit, et, immédiatement, le lait sauta hors de l'écuelle qu'il remplissait à moitié, et dans le corridor un roulement de tonnerre éclata, qui dura à peu près quatre secondes. A ce moment, j'aperçois le domestique Wolter debout à l'entrée de l'alcôve, et au même moment je vois des pommes de terre voler dans la direction de ma tête. Vite je me protège avec mon chapeau, et, ne doutant plus de la présence d'un esprit, j'entonne le cantique qui commence par ces mots : « C'est en vain que d'épaisses ténèbres m'enveloppent. » Mais je n'ai pas plutôt commencé que je sens quelque

chose qui me frôle dans la nuque. Je me retourne : c'est une marmite qui est tombée du plafond et qui est allée s'abattre à mes pieds. Mon saisissement augmente. Je me mets à prier avec ferveur. Un nouvel objet, de la forme d'un entonnoir, se dirige vers ma tête. Pour le coup, je me sens tenté de fuir ; mais je me rappelle ce passage de l'Écriture : « Le mercenaire fuit parce qu'il est mercenaire. » Et ce passage me retient. Je reste ; mais le bombardement recommence. Maintenant ce sont des os de jambon qui se dirigent vers ma tête.

LE PRÉSIDENT. — L'accusé Charles Wolter était-il toujours dans la chambre ?

LE PASTEUR. — Oui, mais je ne le soupçonne pas d'une canaillerie ; il avait reçu, lors de la réception des catéchumènes, la note bien, c'est moi-même qui l'a lui avais donnée ; il est incapable de me jouer un mauvais tour.

LE PRÉSIDENT. — Voyons, que pensez-vous de toute cette affaire ?

LE PASTEUR. — Je crois que le bombardement s'est produit à la suite d'un courant magnétique. J'ai suspendu dans la chambre un aimant pour faire la vérification, et j'ai écrit au professeur Helmholtz, à Berlin, pour avoir son avis. Il m'a répondu qu'un courant magnétique ne pourra jamais mettre en mouvement des pommes de terre, des os de jambon, et qu'il pense que j'ai été victime d'un loustic. Je crois que M. Helmholtz se trompe, car ce loustic, on aurait bien fini par le trouver.

Le maire de Resau, qui est entendu également, est d'avis que le loustic est tout trouvé et qu'il n'est autre que le domestique Wolter. D'autres témoins qui paraissent avoir conservé plus de sang froid et de scepticisme que le pasteur protestant en présence de l'action des esprits, font des dépositions d'où il résulte que Wolter était effectivement l'auteur des divers bombardements dont les époux Böttcher ont été les premières mais non les seules victimes. Wolter avait des parents qui avaient envie d'acheter la propriété des Böttcher, et pour la leur faire obtenir à meilleur compte, le petit vaurien avait imaginé de la faire passer pour hantée par de mauvais esprits. L'instituteur du village corrobore ces dires en affirmant que l'élève Wolter a toujours été un garnement sournois et d'une habileté surprenante dans les tours de passe-passe : il savait jeter des pierres à tout venant sans que le mouvement de sa main fût pour ainsi dire visible.

Le tribunal, considérant que la contrée tout entière avait été frappée de terreur par les impostures de Wolter, condamne l'imposteur à six semaines de prison.

Depuis le prononcé de cette sentence et l'incarcération de Wolter, un grand apaisement se remarque dans les esprits à Resau ; le bombardement a complètement cessé.

NOTE DE LA RÉDACTION : Les journaux Allemands et Français, radicaux, intransigeants, conservateurs et protestants, tels que *Le Temps*, s'écrit avec ingénuité : « Depuis le prononcé du jugement et l'incarcération de Wolter, un grand apaisement se remarque dans les esprits à Resau : « Le bombardement a complètement cessé. »

Et là dessus, MM. les rédacteurs, complètement satisfaits, enterrent la question. Oui, la question est simple, le médium Wolter, comme tous les médiums, sert d'intermédiaire à la cause qui a produit les phénomènes incriminés, et si vous supprimez un facteur, il sera impossible à l'autre de former un produit déterminé. Pas de médium, point de phénomènes.

On ne saurait être plus ingénu et plus ignorant en fait de spiritisme, et cela est triste pour ces écrivains si fiers de leur inconscience. Pendant 100 ans, échos de nos facultés, ils ont tonné contre le magnétisme qu'ils cherchaient à discréditer, et tout à coup, ils ont fêté l'hypnotisme, ces chers ignorants, ne se doutant point qu'ils tressaient des couronnes au magnétisme tant conspué ; ils vont apprendre aussi, que les phénomènes de l'hypnotisme, sont les prodromes du spiritisme, que la sanction de l'un est celle de l'autre.

Selon la coutume, étonnés mais point confus, ils chanteront la gloire de la philosophie nouvelle et l'auront inventée, de concert avec les docteurs de l'académie de médecine, avec les membres de l'académie des sciences, gens distingués, créés tels pour s'opposer à toute idée de progrès.

Médium Wolter faites en paix vos six semaines de prison, cela ne peut empêcher votre faculté d'être, ni les chercheurs de vous estimer et de vous honorer. Non, la question ne peut être enterrée.

DÉSINCARNATION DE HENRI EVETTE

Cher Monsieur : Notre ami M. HENRI EVETTE a quitté ce monde le 13 janvier à deux heures du matin.

Ayant eu le privilège de me trouver auprès de lui pendant les deux derniers jours de sa vie terrestre, permettez-moi de vous dire quelque chose de cette fin si belle, si touchante et si édifiante pour celles (sa sœur et moi) qui avons eu la consolation de recevoir ses derniers adieux.

Depuis que je l'avais su malade je prenais chaque jour de ses nouvelles, n'osant rester auprès de lui de crainte de le fatiguer en lui donnant la tentation de parler. Il était d'ailleurs soigné avec affection par une de ses sœurs qui était venue s'établir à son chevet.

Le vendredi 11, cependant, prévoyant sa fin, je restai plus longtemps auprès de lui.

Le soir de ce jour-là, comme j'étais assise auprès de son lit, tenant sa main dans la mienne, je songeai avec tristesse que peut-être il allait nous quitter sans avoir dit un mot d'adieu, et sans que je pusse moi-même lui adresser aucune de ces paroles d'affection que l'on désire si ardemment dire à ceux qui vont nous quitter.

Je ne me sentais pas autorisée, en effet, à lui faire comprendre que je croyais sa fin prochaine. Tout d'un coup il ouvrit les yeux me regarda avec insistance et me dit : « Nos pensées se sont rencontrées, mon âme est allée vers la vôtre et la vôtre est venue vers la mienne. Adieu mon amie. » Il ajouta alors quelques paroles toutes personnelles pour moi, me donna des conseils affectueux, puis me dit de ne pas avoir peur de lui lorsqu'il viendrait vers moi, me promettant de ne jamais m'apporter que de bonnes influences.

Je compris par là, qu'à ce moment suprême, sa conviction sur la communication entre les deux mondes restait inébranlable.

Je lui demandai alors :

« Avez-vous quelque chose à me dire ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

« Rien » me répondit-il, « sauf de vous savoir heureuse. »

Il ajouta : « La force qui m'a été donnée pour guérir les autres m'est retirée, mais la force restera. »

Lorsque je dus le quitter, en lui promettant de revenir de bonne heure le lendemain matin, il prononça encore plusieurs fois le mot adieu, adieu, adieu à votre famille, et son regard semblait me dire : « Vous ne me retrouverez peut-être plus demain. »

Cependant lorsque j'arrivai le samedi matin il était encore là avec sa pleine connaissance. Son calme était toujours le même, et sauf pour les détails qui avaient rapport à sa maladie et aux soins qu'on lui donnait, il ne semblait avoir aucun intérêt pour les choses de la terre. Une fois ou deux j'essayai d'attirer son attention sur des questions au sujet desquelles il aurait pu désirer donner quelques instructions. Je lui parlai en particulier du travail qu'il était en train de faire et dont il m'avait souvent entretenu. Je fis allusion à ses manuscrits. Mais il ne répondit rien et semblait à peine comprendre de quoi il était question. Son âme était déjà bien loin de la terre.

Dans l'après-midi il demanda : Sommes-nous seuls ? Sa sœur, croyant qu'il voulait me parler, offrit de se retirer. « Non, non, » dit-il « restez toutes deux et approchez-vous de moi. » Nous nous assimes près de son lit. Il prit alors nos mains dans la sienne et dit :

« Je vois bien que votre moral est plus affecté que vous ne voulez le laisser paraître. » Et comme nous cherchions à exprimer un mot d'espoir, il reprit :

« Non, ne faites point d'observations, écoutez-moi sans rien me répondre car je sais. »

Alors il se mit à nous parler avec une grande simplicité et une grande élévation de pensées de la vie dans laquelle il *était* entré. « Jamais » disait-il, « mon cerveau n'a été plus calme, plus équilibré. Je suis dans une paix dans une harmonie complètes ; tout est beau, c'est une symphonie dans laquelle il n'y a pas une seule note fausse. C'est la nouvelle vie qui va commencer pour tous, cette vie où chacun devra être réellement ce qu'il est. Nous serons tous ensemble. Adieu mes sœurs, à bientôt, nous nous reverrons. »

Il voyait les larmes qui coulaient sur nos visages, mais sa paix n'en était pas troublée car il semblait déjà être entré dans cette sphère lumineuse où les choses de la terre apparaissent dans leur essence spirituelle et dégagées de toute amertume, dans cette sphère où la mort n'est plus, et où toute larme sera essuyée. Cet homme que tous nous avons connu si simple et si modeste semblait transfiguré. L'âme en s'échappant de sa prison de chair apparaissait dans toute sa beauté et sa pureté. Et je songeai en moi-même : oui vraiment celui-ci est un esprit très élevé qui, pour les nécessités mystérieuses de son évolution, fut incarné dans une forme humble et modeste aux yeux du monde, et cette mort est une véritable apo théose.

Le soir, en l'embrassant au moment de partir, je compris que c'était pour la dernière fois. Depuis ce moment là il ne parla plus et s'éteignit doucement à 2 heures de la nuit.

Après l'avoir vu mourir ainsi est-il besoin de dire ce qu'a été sa vie ? Ceux qui ne le sauraient pas le devineraient. On ne quitte pas ainsi ce monde si on n'a pas été un parfait homme de bien, un cœur noble et dévoué.

En repassant dans ma pensée les dix années pendant lesquelles j'ai eu le privilège de connaître cet excellent ami, je me dis que le trait distinctif de cette nature était bien la bonté ; une bonté simple, modeste, ce que j'appellerai une bonté aimable.

Il avait reçu un don merveilleux, celui de générer qu'il mit largement et sans réserve au service de l'humanité, car nous savons tous comme il était oublieux de ses propres intérêts, ne songeant qu'à rendre service à son prochain par tous les moyens en son pouvoir.

Aussi que de larmes de reconnaissance ignorées couleront sur cette tombe, que d'amis inconnus les uns des autres garderont dans leur cœur un souvenir ému de cette homme bienfaisant. Il vivait seul, mais il s'était créé une grande famille, composée de tous ceux auxquels il a fait du bien.

Que ses amis qui le pleurent se consolent, la promesse qu'il m'a faite est pour tous ceux qu'il aimait, pour tous ses malades auxquels il ne portera

pas moins d'intérêt maintenant que lorsqu'il était ici. Celui qui, sur la terre, aimait à faire le bien ne peut pas cesser d'agir dans la vie nouvelle où des possibilités plus grandes lui sont accordées de réaliser ses nobles intentions.

Et pour nous, qui restons encore quelque temps après lui dans ce triste monde, que son souvenir éclaire notre route, que son exemple fortifie nos âmes. Aucune communication avec le monde invisible n'est possible en dehors de la loi des affinités spirituelles. Pour retrouver ceux qui nous ont devancés, il faut que nos esprits et nos volontés soient à l'unisson avec les leurs, et celui qui est égoïste et mauvais sur terre ne peut s'attendre à être en communication avec les âmes dévouées et bonnes qui vivent dans les sphères supérieures.

Imitons l'exemple de notre ami et alors nous ne nous sentirons pas séparés de lui.

C'est le cœur profondément ému que je lui adresse cet adieu public, heureuse de rendre hommage à celui qui a été pour moi un ami si plein d'attentions et de dévouement, et plus d'une fois encore, comme il me le disait il y a huit jours, mon âme ira vers la sienne et la sienne viendra vers la mienne, c'est mon espoir.

Agrécz, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ÉMILIE DE MORSIER

Paris, le 20 Janvier 1889.

MONSIEUR TOUSSAINT, THÉOPHILE, SAINTOT, président de la société, la *solidarité spirite*, est décédé le 12 janvier 1889, à l'âge de 62 ans, universellement estimé et aimé; deux cents spirites ont assisté à la levée du corps et l'ont accompagné directement au cimetière de Bagneux. De nombreuses et belles couronnes avaient été déposées sur le cercueil de cet homme de bien. Après la lecture de la prière pour celui qui vient de mourir, et d'excellentes pensées lues par M. Joly, un délégué de notre société s'est exprimé ainsi, nous donnons la synthèse de son improvisation : « Il est des hommes modestes et sages, profondément moraux, qui en se désincarnant ne laissent que de pieux et attendrissants souvenirs; tel est l'esprit de T. T. Saintot, ce parfait honnête homme, ce spirite intègre qui sut si bien mettre en évidence la devise d'Allan Kardec, l'hors la charité point de salut.

« Ceux qui ont eu le bonheur de le bien connaître, ont eu ce don de bien l'aimer, car il fut le dévouement incarné. Dans le commerce sa réputation était sans tache, sa parole valait un contrat; de ce côté tout est loyal, brave, honorable, et sa famille doit être fière d'être issue d'une telle honnêteté.

« Mais cela n'avait pas suffi à cette loyauté, à cet homme au sens droit; les intérêts banals ne pouvaient le satisfaire et au-dessus du mercantilisme il voyait pour son âme une autre fin que la contemplation de gros sous

entassés; il rêvait pour son moi conscient un autre idéal, bien supérieur, qui pût satisfaire ses idées de haute justice.

La communion entre les vivants et les morts par des rapports constants : l'immortalité et la persistance de l'âme responsable de ses actes; la nécessité logique et fatale pour cette âme de se réincarner plusieurs fois comme moyen de progression infinie, tout ce dont il avait rêvé souvent dans les amertumes de la vie, lui fut prouvé à l'aide du spiritisme comme chose réelle et pratique, consolante et forte, divine et juste.

Dès lors M. Saintot fut un adepte convaincu de cette doctrine de paix, de science, d'amour, et se dévouer à celui qui souffre et pleure fut toute sa préoccupation.

O vous qui l'avez accompagné, ses amis fidèles, ses parents dévoués, vous avez appris à connaître la valeur de cette âme loyale, et ses aptitudes extraordinaires à bien faire la charité; son souvenir restera gravé dans nos cœurs et lorsque parmi nous, nous verrons à l'œuvre un esprit vaillant comme lui, qui aimera les humbles, nous dirons : voici une émule du regretté Saintot.

Son moi, présent ici, nous écoute, et se plaint sans doute de l'hommage que nous lui rendons car il fut un modeste.

Nous lui répondons : nulle parole ne peut satisfaire notre admiration pour votre caractère; rien ne peut représenter la haute sympathie que nous a inspiré votre conduite fraternelle envers les déshérités de la vie.

Âme supérieure, tu croyais à l'ascension de ton âme, dans l'un de ces mondes plus avancés que le nôtre, et qui, le soir, scintillent à l'infini dans l'univers infini; oh non, pas encore, chère âme, car tu n'as point terminé ta mission de solidarité; reviens-nous, et apprends-nous comment on aime, comment on s'élève moralement et intellectuellement, comment les âmes incarnées doivent s'unir pour la propagation du bien, du bon, du juste et pour la recherche des grandes vérités.

Nous comptons sur ton concours efficace, chère âme; viens bientôt te réincarner parmi nous.

P. G. LEYMARIE.

ÉLIXIRS DEFINOD. — L'un de nos vieux amis, le commandant Deprimos, médium guérisseur, à la suite de ses campagnes militaires, était perclus de douleurs; le sommeil avait disparu, il avait une fièvre persistante et ses forces disparaissaient, ce qui le rendait impropre à la marche et incapable de lire couramment et d'écrire; il vivait tristement à Bessenay, Rhône. A Lyon il rencontra l'un de ses vieux camarades d'armes, M. *Definod*, lequel attristé de l'état de notre ami, lui conseilla de prendre deux élixirs qu'il avait composé sur l'inspiration des esprits, en cueillant des plantes dans les hautes montagnes du Bugey.

Grâce à ces élixirs, l'un pour boire, l'autre pour frictions, le commandant a repris toutes ses forces, et viril comme un jeune homme, il dort, mange,

marche à merveille et nous écrit des lettres de huit pages ; cinq heures de marche dans la montagne lui semblent chose aisée.

Des généraux, de vieux camarades de combats, ont pris ces élixirs d'après les conseils de M. Deprimos, tous sont revenus à la santé. Notre ami recommande à nos frères souffrants, de demander ces élixirs, déposés chez un pharmacien, à M. *Definod*, quai Pierre-Scize, 77, à Lyon, contre un mandat-poste de 6 fr. 50. Le commandant Deprimos, militaire honorable, nous donne un conseil utile et ne fait pas de réclame ; il rend hommage à la vérité, et paye sa dette de reconnaissance.

Portraits graphologiques ou DESCRIPTION COMPLÈTE DU CARACTÈRE, des FACULTÉS INTELLECTUELLES ET MORALES de tous, sur envoi d'autographes signés d'une écriture COURANTE, bien NATURELLE, accompagné d'un mandat de 3 francs au nom de M. MARICOT, graphologue, à Neuville-sur-Anthou, par Brionne (Eure).

LES ORIGINES ET LES FINS

COSMOGONIE SOUS LA DICTÉE DE TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE.

NOTE DE LA RÉDACTION : M. Eugène Nus, le philosophe bien connu de nos lecteurs a fait imprimer un volume de dictées dont il nous fait les éditeurs ; trois dames lyonnaises ont reçu ces dictées remarquables, qu'il recommande à l'attention du monde spirite dans la préface de cette œuvre médianimique que voici :

« Je me suis chargé de présenter au public cette œuvre étrange qui, dès les premières pages, se recommandera par elle-même.

« Étrange pour la plupart des lecteurs, peu au courant des procédés de la force inconnue qui produit ces phénomènes psychiques, neuriques, magnétiques, spirites, encore en horreur à nos sciences officielles ; étrange pour les spirites eux-mêmes, entendant parler pour la première fois des dualités de l'espace, dont la dispersion et la reconstitution expliquent d'une façon si neuve et si touchante le mystère de la vie et les relations des êtres : étrange aussi peut-être pour les professeurs de la cosmogonie secrète de l'Inde, de laquelle quelques points de cette théorie semblent être comme un reflet lumineux, chauffé par un rayon d'amour.

« — Vous m'avez affirmé que vous ne saviez absolument rien de l'ésotérisme hindou, ni de la science secrète d'aucun pays, mesdames ; que ces expressions cabalistiques, *élémentaires*, *lumière astrale*, tombées de votre plume tenue par une main inconsciente, vous avaient plongées d'abord dans la stupéfaction, et que vous aviez été des mois et même des années avant de comprendre bien clairement les choses si nouvelles que vos mystérieux inspireurs vous faisaient écrire ; vous ne saviez rien non plus et vous ne

savez rien encore de la dualité première, découverte par Von Hartmann dans le non-être de l'Inconscient, et dont les dualités secondaires qui, selon l'enseignement de vos maîtres, s'émiettent dans l'espace pour constituer les mondes, semblent être la contre-partie.

« Sauf les spirites convaincus et le petit nombre d'esprits indépendants, qui ne déclarent pas impossible ce qu'ils ne peuvent comprendre, les moins sceptiques et les plus bienveillants n'admettront pas que cette cosmogonie vous soit venue du dehors, et n'était pas en germe dans un de vos trois cerveaux, gardant à son insu la mémoire d'une lecture ou d'une parole oubliée. Il est vrai que cette explication du développement méthodique de tout un système de haute métaphysique inconsciemment produit par trois dames de la bourgeoisie lyonnaise, primitivement réunies autour d'une table pour consoler l'une d'entr'elles, en essayant, selon le procédé spirite, de communiquer avec un cher mort, serait, pour le moins, aussi merveilleuse qu'une communication réelle avec l'invisible.

« En dehors de ces deux hypothèses, il n'y a cependant plus qu'une chose possible : c'est que vous soyez les inventeurs conscients de cette doctrine que, pour lui donner plus de prestige, vous enveloppez de mystère ; mais n'y aurait-il pas quelque chose de plus merveilleux encore dans cette rencontre, sur les bords du Rhône, de trois métaphysiciennes assez fortes pour construire de toutes pièces une genèse universelle qui relie l'occultisme ancien au spiritisme moderne, et déclare donner sur l'éternel problème le dernier mot de la révélation ?

« Le manuscrit m'est arrivé par l'intermédiaire d'une amie commune. On me demandait timidement mon opinion sur ces *dictées*, et je n'en ai abordé la lecture qu'avec une défiance justifiée par les fréquentes banalités de ces communications d'outre-tombe. La présente publication, confiée à mes soins, indique ma réponse. Le lecteur jugera si j'ai eu raison.

« J'ai fait imprimer, sans y changer un mot, ce *cours* de cosmogonie mêlé d'exhortations et d'encouragements, un peu trop répétés peut-être ; mais dans ces productions qui sortent du cadre des facultés humaines connues, on doit tout respecter, même les défauts.

« On verra du reste que les dualités de l'espace manient très convenablement la langue française, sauf les redites inévitables dans ces leçons données par séances irrégulières, et dont la plupart sont si courtes que le texte explicatif contient à peine quelques lignes de plus que le sommaire à développer.

« Les sommaires, m'écrivit une de ces dames, nous ont été donnés, comme le reste, par l'écrivain mécanique. L'une de nous mettait la main sur les doigts qui tenaient la plume, et, tout en continuant notre conversation, nous écrivions des choses complètement en dehors de nos causeries. Le

« *questionnaire* a été dicté de la même façon. Vous comprenez que ce n'est pas sans peine que cette genèse a pu arriver jusqu'à nos cerveaux, et que nos collaborateurs invisibles ont dû s'y prendre de plusieurs manières pour nous transmettre le résultat de leurs recherches. »

« Donc voici cette genèse, à laquelle, pour ma part, je ne connais pas d'ancêtre dans le monde des idées, et qui est aussi remarquable par l'étrangeté de la provenance que par la nouveauté de la conception.

« Je la recommande à ceux qui cherchent plus loin que le visible et le tangible d'aujourd'hui, la solution des mystères de l'âme, et j'appelle, sur cette production spirite, l'attention des savants penseurs qui nous apportent, du fond de l'Asie, l'enseignement des vieux sanctuaires. Ils y trouveront, sous d'autres noms et dans une autre forme, le Parabhram, les Dhyanchohans, la descente de l'esprit dans la matière, et son retour à l'unité à travers les stages de la vie, par le fait permanent d'une solidarité qui, si elle n'est pas la loi de la création, est une belle création de la créature. Peut-être cette parenté avec leur doctrine les réconciliera-t-elle un peu avec la médiumnité. »

EUGÈNE NTS.

Après ces explications, on comprendra mieux la notice ci-dessous envoyée par ces dames pour figurer en tête du volume :

Trois mères de famille lyonnaises ont obtenu, par l'écriture mécanique, en superposant leurs mains les unes sur les autres, les pages qui suivent :

PRÉFACE : L'heure est venue de dévoiler à l'humanité terrienne les secrets dont le germe a existé de tout temps, et dont l'intuition, après avoir traversé les âges, vous est arrivée comme un point d'interrogation posé devant vos esprits chercheurs et avides.

C'est par la voie mystérieuse d'un commerce inconnu jusqu'ici que vous parviendra la vérité, objet de vos desirs et but de vos efforts. La glorieuse phalange d'esprits élevés qui planent au-dessus de votre globe arriéré, s'ébranle et descend vous apporter la bonne nouvelle de l'espérance, ainsi que la connaissance des mystères de l'infini. La solution de ces problèmes grandioses demande, pour être comprise, un degré d'intelligence et de moralité auquel peu d'entre vous sont encore parvenus. Avant d'élaborer ce travail qui a pour but de vous faire entrevoir le plan de la création, le secret de la vie universelle et le pourquoi de votre existence, il est bon de faire un retour sur vous-mêmes et de constater le peu d'efforts faits jusqu'ici pour sonder ces abîmes mystérieux. A part quelques philosophes de l'antiquité et quelques penseurs des temps modernes, qui donc a vraiment cherché à s'éclairer sur le but de sa vie et le pourquoi de son être ? Tout entier aux jouissances

de la vie matérielle, l'homme moderne, sorti des langes d'une enfance intellectuelle et morale, prolongée outre mesure par l'étroitesse de vos conceptions religieuses, ne voit dans les leçons données par la mort, qu'un sujet d'étonnement et d'effroi. Bien loin de vouloir étudier le problème qui s'en dégage, il repousse systématiquement tout ce qui pourrait l'inviter à jeter au-delà de la tombe un regard perspicace. Mais l'heure des frayeurs et des hésitations puériles a pris fin; de toutes parts se font entendre ces appels répétés qui invitent les incarnés à s'unir à leurs frères de l'espace, pour étudier ensemble les secrets de la vie extra-terrestre.

Arrière donc toute méfiance et tout sentiment de crainte exagérée! que, fermes, confiants, résolus, vous marchiez hardiment dans la voie ouverte devant vos pas, voie où vous précèdent des frères et des amis invisibles; que tous, petits et grands, instruits ou ignorants, veniez avec empressement puiser à la source féconde où chacun pourra boire à longs traits cette eau vivifiante dont parlait le Christ à la Samaritaine, source qui désaltère à jamais ceux qui sont dignes d'y tremper leurs lèvres desséchées.

Venez à nous, savants, qui étudiez dans vos laboratoires les forces cachées de la nature; médecins qui, dans vos expériences scientifiques, cherchez à surprendre le secret de la vie; et vous, législateurs, qui rêvez d'une organisation sociale moins défectueuse, venez à nous! Nous travaillerons en commun et apporterons notre part de lumière et de clarté à l'œuvre entreprise. Aux uns, nous dévoilerons les secrets ravis au temple merveilleux dans lequel se condensent les forces créatrices; aux autres, nous révélerons les lois perfectionnées qui régissent les mondes supérieurs; à tous nous apprendrons ce premier et sublime devoir qui a nom *loi solidaire*, loi sublime qui fera de vous des frères, lorsque vous connaîtrez votre point de départ et le but auquel nous tendons tous. Bientôt de nouvelles voix, plus autorisées que les nôtres, feront entendre des appels plus forts et mieux écoutés; ces accents énergiques rallieront sous un même drapeau les mortels égarés par le fanatisme religieux ou les erreurs d'une politique étroite et aveugle. En attendant, frères, joignez-vous à nous, et recevez avec reconnaissance ces bribes de vérité, étincelles dérobées au brillant foyer qui a nom : l'Infini. (Librairie spirite. 2 fr. *Les Origines et les fins*.)

LE MESSIE DE NAZARETH

C'est un volume appelé à jeter une vive lumière sur la question si controversée de la divinité du Christ.

L'heure est venue, ce nous semble, où doit être élucidée cette grande question qui d'une part suscite l'intolérance religieuse et maintient le fanatisme, tandis que de l'autre elle pousse les esprits sceptiques dans la voie de l'incrédulité la plus complète.

Or, l'ouvrage dont il est fait ici mention, s'il est lu avec le sincère désir de creuser, et approfondir un problème qui, certes, n'est devenu problème que parce qu'on s'est écarté de la logique et du bon sens, s'il est lu, disons-nous, dans le but de comprendre et de savoir, le lecteur trouvera là une explication rationnelle de ce que les diverses sectes chrétiennes envisagent comme un vrai mystère. Il se rendra compte aussitôt de cette nature dite divine et humaine à la fois, mais qu'on peut à juste titre appeler divine, à cause de la perfection morale de celui qu'on a divinisé.

Il est démontré dans ce livre que Jésus, dans le sens absolu du mot, n'est pas le Dieu créateur, mais un envoyé céleste à qui Dieu a légué tout pouvoir, quand il est venu en son nom remplir la mission la plus sublime qui se soit accomplie ici-bas.

L'auteur de ce livre (Louise Jeanne) est intimement convaincu, et cela sans illusion, que ceux qui le liront seront à même de réfuter, en connaissance de cause, par l'étude qui y est faite des Saintes Ecritures, les dogmes surannés auxquels certaines gens sont encore attachés et auxquels ils n'osent toucher : vieilles croyances peu fécondes, nous le voyons, pour l'amélioration de l'espèce humaine. La vérité seule est forte et donne le pouvoir de faire le bien.

Le Messie de Nazareth est écrit avec une dialectique serrée, contre laquelle ne peuvent se défendre les partisans du miracle et des mystères sacrés. (2 fr. port payé.)

CAUSERIES SPIRITES : Ce livre est l'abrégé de la doctrine révélée par les Esprits, ou plutôt le résumé des œuvres d'Allan Kardec. L'auteur (Louise Jeanne) s'est appliqué à élucider les questions les plus importantes que renferment le livre des Esprits et le livre des médiums : je veux dire la partie philosophique et la partie expérimentale du spiritisme.

On peut, à l'aide de ce petit volume, être entièrement au courant de cette doctrine. Sa clarté, sa concision le mettent à la portée de ceux qui, ayant peu de temps à consacrer à l'étude, désirent néanmoins s'introduire dans une science appelée à se répandre insensiblement et à pénétrer dans les masses, pour s'y implanter à une époque peu éloignée de nous.

Ce travail, sérieusement élaboré, en rend l'étude facile et donne une solution rationnelle à une foule de problèmes qu'en vain jusqu'ici ont soulevés et agités les philosophes et les penseurs.

Les formes si multiples que revêt le magnétisme sous des noms divers, sont nettement démontrées dans cet ouvrage où se trouve la clé de bien des mystères, basés sur le dégagement de l'âme.

Tout homme d'intelligence sent le besoin de s'initier à une science qu'on a trop longtemps mise au rang des choses absurdes. Il veut s'assimiler les idées qui ont cours et qui occupent en ce moment les amis du progrès. Ceux-ci travaillent sans relâche à arracher à leur somnolence, à leur inertie, les âmes que l'ignorance a tenues captives pendant des siècles, les âmes où l'erreur et le mensonge éloignaient les divines clartés.

C'est donc pour seconder leurs efforts que Louise-Jeanne a cru devoir grouper toutes ces intéressantes questions, en y joignant un grand nombre de solutions évangéliques. Aussi ne doute-t-elle pas que ceux qui liront cet abrégé en reconnaîtront toute l'utilité et comprendront quel soin, quelle patience il a fallu pour atteindre le but. Les faits sont là pour le prouver, car bien des gens, manquant de temps pour fouiller dans les gros volumes, ont acciès avec celui-ci une connaissance nette de la philosophie consolante et régénératrice qui doit changer le monde. (2 fr. port payé).

(1) Voir à la dernière page le catalogue bibliographique.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.